

Concours de nouvelles « Une journée en forêt méditerranéenne »

Des roses pour Vart

par Evelyne BARSAMIAN

Azad se promenait lentement dans la forêt de pins. Son minuscule fils était dans ses bras, endormi. Depuis la fraîcheur relative du matin, il avait, toute la journée durant, raconté, et raconté encore, pour ne pas oublier. Sa langue était étrange, inusitée sous ces frondaisons.

Ce soir, la senteur chaude des aiguilles et le charivari des cigales accompagnaient ses pas, sous l'abri tempéré des pins d'Alep.

Dès son arrivée dans le pays nouveau, Garabed avait planté le premier pin. C'était il y a longtemps, très longtemps.

Il voulait protéger le repos de ses anciens. Il n'avait pu le faire, là-bas, au pays. Les corps massacrés avaient été abandonnés aux charognards. Il pensa qu'ici, les tombeaux des anciens se trouveraient bien à l'ombre fraîche et paisible du pin. Garabed l'avait préféré au sombre et attendu cyprès. Sa cime était plus élancée, moins funéraire, plus spirituelle. Des passereaux tapageurs et de chicanières pies y résidaient souvent : la musique du ciel accompagnait ainsi les âmes des aïeux, palliatif au mélancolique Duduk.

Le pin était petit pour le moment, mais il grandirait.

Dès qu'il avait eu quelques sous, il avait fait ériger à crédit ce KratchKar sous le pin. C'était une pierre croix ; commandée à Michaelian, seul artisan marseillais qui savait encore sculpter traditionnellement le granit noir. Une pierre sombre et solide qui rappelait le lointain et emblématique Ararat.

Seul KratchKar de ce quartier de la ville, petit morceau d'Orient et d'Arménie égaré là, il était discrètement érigé dans un coin. Au pays, le génocide avait labouré les cimetières. La haine exterminatrice des bourreaux avait disloqué les pierres-croix à coups de masse.

Tout cela revenait douloureusement en mémoire à Garabed. Le lien des aïeux avec le ciel s'en était ainsi trouvé perdu.

Le pin d'Alep prolongeait le souvenir des grands-parents, des parents. Alep était la dernière vision qu'ils

avaient eue de leur Orient. Leurs yeux s'étaient emplis de larmes sèches ; leur cœur s'était alourdi du renoncement définitif à leur terre.

Les deuils se faisaient maintenant là-bas sans cadrives, sans tombeau. Dans toutes les familles, les parents n'avaient rien dit, rien raconté. Ils avaient pris le bateau, meurtris de douleur muette, sans se retourner. L'écume de la mer avait tout recouvert, leur vie d'avant avait coulé à pic. Tout au fond. Au fond du puits hurlant de l'oubli.

Et puis, un jour de février, ils étaient arrivés à Marseille dans la lumière dorée du petit matin. Ils avaient aperçu la Bonne Mère. Sans la connaître, ils l'avaient aimée.

Avant d'embarquer, baba Garabed, le cultivateur, avait pensé qu'il faudrait ensemencer et fertiliser la nouvelle terre. Il cultivait les potagers et les fruitiers, et avant lui son père, et avant, le père de son père.

Que pouvait-il emmener, lui qui n'avait plus rien ? Il y avait le traditionnel abricotier et la vigne séculaire, la grenade et la figue, mais comment les emporter ? Alors, sans y penser vraiment, il avait ramassé un cône de pin, l'avait décortiqué. Il avait caché quelques graines et trois grains de terre de son pays dans le talon de ses souliers. C'est du moins ce que disait la légende familiale. Ce qu'il emportait, c'était la terre fertile de son pays, venue de son jardin luxuriant du bord de l'Euphrate. Ce qu'il emportait, c'était la culture antique et séculaire ; Il voulait la faire revivre dans le nouveau pays dont il ne savait rien d'autre que le nom : « France ». Il n'en connaissait qu'une ville : « Marseille ». Son frère Krikor y était depuis six mois, dans un camp de réfugiés, le camp Oddo. Krikor lui avait envoyé de l'argent pour venir et promis du travail à l'usine où il était ouvrier.

Garabed pensait que le pin d'Alep pourrait se fondre dans le paysage de là-bas. Même s'il ne connaissait pas ce qui y poussait. Ce serait un discret végétal immigré qui ne se ferait pas remarquer parmi les autres arbres mais garderait son caractère exotique et fier. Un pin qui

s'intégrerait, c'était tout à fait ce qu'il fallait. Il faudrait trouver le bon endroit pour le planter.

Garabed s'était promené dans la campagne. Dans les champs à la limite nord de la ville. Lui, le cultivateur, fils d'une lignée de cultivateurs n'avait pas de jardin. Le camp était trop exigu. La campagne était loin. Il pensa alors au terrain vague tout proche. Le soir, en revenant de l'usine, il allait observer le terrain. Il y avait des arbres, il y avait de la terre. Il n'était à personne. Le romarin foisonnait en buissons touffus et désordonnés à la lisière des chênes kermès. C'était tranquille. Cela convenait.

Garabed arrosait son semis et priait. Chaque jour il se recueillait religieusement près de l'arbrisseau, avec une ferveur qu'il n'avait jamais connue à l'Eglise. Cette terre était sacrée. Elle devenait sienne. Garabed ne le dit à personne, même pas à Archalouis, sa femme.

Plus encore, il décida qu'un secret résiderait au pied du pin.

Le jour de Zadig, de Pâques, ils partirent en famille à la campagne, dans la forêt de chênes kermès, pour le traditionnel pique-nique, avec les œufs rouges et les brioches tressées parsemées de grains de cumin. On chanta, on but du café et on lut l'avenir dans le marc. Garabed sentait sa fin s'approcher ; trop de jours passés à la chaleur du four réfractaire et dans le froid humide de la carrière de glaise avaient eu raison de ses poumons. Il crachait du sang. Alors, tandis que les femmes berçaient les petits pour la sieste, il s'éloigna un peu pour fumer et confia son secret à son fils Azad.

Aujourd'hui, c'était Azad, qui se tenait là, près du pin, bouche close, recueilli en une muette prière. Il se souvenait. Son fils, le minuscule Vahan était sur ses genoux.

Il lui conta les merveilles perdues, la montagne immense, les troupeaux nombreux, les fruits énormes, les récoltes abondantes. Le berceau familial, les entrelacs du Tigre et de l'Euphrate, les limons fertiles. Il lui parla de son grand-père Garabed disparu l'année dernière. Il lui parla de sa mère. Il lui parla des roses.

Les larmes perlait à ses yeux. Vart, lui manquait terriblement. « Mon petit, Mayrig est partie voir le bon Dieu. » Vart s'était éteinte il y avait trois jours, accablée par les difficultés quotidiennes, le travail ingrat de pliage de séparations de boîtes pharmaceutiques pour l'usine de cartonnage, affaiblie par sa grossesse. Une tenace fatigue l'avait saisie au retour du marché pour ne jamais céder et l'amener à son dernier souffle. D'un coup, son cœur avait lâché.

Vart, chez eux, ça voulait dire Rose. Alors, Azad avait ceint d'une plate-bande de rosiers d'Ispahan le pied du jeune pin. Les roses parfumées aux couleurs délicates componaient un camaïeu de rose, de jaune, de blanc.

Dans ses langes blancs serrés, Vahé écoutait le récit de son père, étonné par les sons bizarres d'une langue étrange et pourtant familière. Le petit noiraud ouvrait

tout grand ses yeux sombres et s'enivrait du parfum des roses qui avaient le nom de sa mère.

Le récit s'étirait dans la chaleur de l'été, porté par le souffle d'un vent léger, à l'ombre fraîche des pins. Bercé par le bruissement des ramures, le petit s'assoupit, ses petits poings serrés sur des éclats pâles d'une ineffable douceur, des pétales arrachés à la roseraie de sa mère. Il babilla. Il babilla parmi les tombeaux.

Maintenant, le pin d'Alep s'était multiplié. D'autres réfugiés miséreux avaient érigé des tombeaux, des croix et des monuments sur cette terre qui n'appartenait à personne. Ils avaient planté des pins. Désormais, c'était toute une belle et solide forêt qui protégeait le KhatchKar.

Le cimetière qui n'avait connu jusque-là que le son blanc de la mort et le bruit lourd des pleurs des endeuillés s'en trouva ragaillardi, régénéré. Le pin s'en attendrit. Les cigales devinrent assourdisantes.

Le récit continua. Le secret de Garabed était plus fort encore.

Au pied du pin, maintenant sous les roses, il avait enterré une bible écrite dans sa langue arménienne et des amulettes. Il avait aussi, pour plus de sûreté, invoqué Zatik et Aramatd.

La bible, recelait l'arbre généalogique dans ses premières pages, c'était la tradition. La bible assurait la protection céleste et l'enracinement.

Les amulettes, c'était pour se préserver du mauvais sort, du mauvais œil que jetaient les sorcières. Garo était persuadé de conjurer ainsi le destin tragique qui avait blessé son peuple.

La nation avait été décimée ; une violence sauvage et débridée s'était déchaînée pour exterminer toute vie et effacer toute trace. Et avant cela, depuis bien longtemps, l'écrasement de l'esclavage leur avait fait ployer l'échine. Il voulait résister, se relever, toujours : le prénom de son fils, Azad, signifiait libre. Il l'avait choisi comme il avait choisi le pin. Discret et courageux, vaillant, combattant. Le pin s'élançait désormais vers le ciel de Provence, porteur d'une liberté reconquise, d'une fierté et d'une bravoure retrouvées. Azad et les siens pourraient redresser la tête, assurés de leur lignée et de leurs origines. Ils seraient réabilités.

Le soir s'approchait. Une vaporeuse écharpe de nuages couleurs de roses s'accrocha à la cime du pin d'Alep. L'écharpe s'étira de l'Orient à l'Occident, colorant les cieux d'un arc-en-ciel aux tendres nuances d'espérance. Au pied de l'arc en ciel, le premier pin s'élevait bien haut dans le jour finissant ; les générations qui gisaient ici rejoignirent celles qui étaient restées sans sépulture, là-bas. Sous le pin d'Alep, à l'ombre du KhatchKar, aux côtés de son fils Vahé, Azad le bien nommé s'assoupit, apaisé. Libre.

E.B.